**Evolution des descendants des immigrés indiens   
dans la Société Guadeloupéenne**

**L’idée centrale, c’est savoir comment une minorité ethnique travailleuse des champs, séparée, les uns des autres, coupée de ses racines, longtemps sans échanges avec son pays d’origine très loin ; comment ces hommes et ces femmes se sont insérés, et ont évolué dans la société Guadeloupéenne post-esclavagiste.**

**Il ne s’agit pas de relater l’histoire de l’immigration.**

**On tentera en résumé de faire un constat et on ajoutera quelques réflexions.**

**Cette première partie s’intitule :**

1. **De l’immigré indien sujet britannique au citoyen français guadeloupéen**

**Il y a plusieurs idées annoncées ;**

* **Les immigrés sont sujets de la couronne britannique**
* **Ce sont des étrangers qui ont obtenu la nationalité française le 21 avril 1923, 70 ans après leur arrivée, deux générations déjà.**
* **Le mot évolution mérite explications**

**Le mot renferme l’idée de changement, de progrès, d’amélioration dans la vie des indiens à la fois pour acquérir les valeurs de la société guadeloupéenne, et en même temps, pour passer de l’évanescence de leurs traditions, à la prise de conscience qu’ils sont porteurs d’une identité propre.**

**On parle d’intégration, d’assimilation, je préfère l’adaptation qui est acquisition des valeurs de la société française et guadeloupéenne, tout en gardant sa culture d’imprégnation, sa culture native.**

**Avec l’obtention de la nationalité française, c’est une dynamique sociale qui commence pour explorer et exploiter leurs potentiels de travailleurs des champs, et leur goût et aptitudes pour toutes les activités et ainsi orienter leur propre vie.**

**Le constat est visible, les changements sont lents et difficiles.**

**A cette époque, les hommes déjà libres et les anciens esclaves occupent des fonctions intellectuelles et de hautes responsabilités électives : pensez à Légitimus, 1er Président noir du Conseil Général 1888, avec son slogan bien connu et significatif : « nègdouvan ».**

**Quel indien connait-on avant et après la guerre 1914 – 1918 ?**

**Un seul homme, Henry Sidambarom, homme instruit déjà « conseiller municipal » à PAP en 1897, et son combat électoral en 1904 à Capesterre.**

**C’est dire qu’il n’y a aucune visibilité individuelle ou collective de l’ethnie indienne.**

**Alors tous les députés et sénateurs écrivent à H. Sidambarom « mon cher ami », Candace, ancien Sous-Secrétaire d’Etat aux Colonies et Député en 1935 déclare à la Sorbonne « Les Antilles françaises sont un carrefour où sont associées et confondues deux races : le vieux rameau français et l’apport du continent noir ».**

**L’indien est toujours absent de la population guadeloupéenne, alors que Mme Toussine Kancel, grande restauratrice à Gosier et invitée à Paris à ce tricentenaire, faisait manger le colombo avec les doigts, tradition indienne, explique-t-elle à ses illustres convives. L’indien est un rural, et très tôt on le trouve dans l’encadrement des travailleurs des champs.**

**Les indiens se font remarquer davantage par leurs pratiques religieuses à domicile ou dans deux lieux de culte très fréquentés : « Changy » à Capesterre, et la « Chapelle de Ramsamy «  à Raisins Clairs, Saint-François, chapelle disparue depuis longtemps.**

**Il faut signaler le cimetière des indiens à Raisins Clairs Saint-François qui surprend et étonne.**

**Du front populaire 1936 à la départementalisation 1946, la société française et la société guadeloupéenne se transforment.**

**L’ouverture d’école à la campagne, le développement des moyens de communication, le besoin de main-d’œuvre dans le tertiaire, facilitent la rencontre des gens jusque-là séparés et isolés.**

Dans ce contexte, l’Ecole avec sa fonction ambivalente d’administration et d’acculturation, d’émancipation et de libération, devient un puissant moyen d’ascension sociale et culturelle pour les Indiens.

Les valeurs reconnues sont à cette époque, celles qui fondent la société coloniale, qui font les hommes estimés et respectés : c’est l’avoir, le savoir, le pouvoir économique et politique. Il y a à, l’établissement d’un ordre spécifique, hiérarchisé qui exclut les indiens, mais qui indique la voie à suivre, l’idéal à atteindre pour tisser les liens et transformer les comportements familiaux et individuels.

L’indien est toujours un campagnard dans leur grande majorité et la société « d’habitation » bien que productrice de richesse n’est ni estimée, ni valorisée.

On connait l’expression « moun bitasyon » avec son relent d’infériorisation et de mépris pour tous ceux qui vivent à la campagne.

En plus, le travail manuel est dévalorisé et dévalorisant depuis la plus haute antiquité grecque et la Bible, et l’indien est un travailleur manuel par destination économique.

On constate une évolution rapide quand l’usine et la ville sont proches géographiquement. C’est le cas à S/François, à Capesterre, à Port-Louis, et le phénomène imitatif favorise une autre vision de la vie, un besoin de s’affranchir des liens de subordination aux colons usiniers.

Telle est la société intellectuelle, politique, économique, sociale dans laquelle vivent les indiens.

C’est l’Ecole qui fait d’abord émerger des noms d’indiens. Le docteur MOUTOU à Capesterre, le père ANDY instituteur à Capesterre. En revanche Ramsamy, un commerçant à S/François finance le marché en fer construit devant l’Eglise, disparu aujord’hui, et quand on lui demande ce qu’il faut écrire sur l’édifice, il répond « Ramsamy qui baille »

D’autres indiens sont connus pour leurs parcours scolaires et les fonctions occupées.

Victor Govindin de Petit-Canal, Robert Narayanan de Port-Louis, bons élèves sont admis en 6ème au Lycée Carnot comme Joseph Ghigaï, de Zévallos Le Moule,

homme instruit qui n’a pas poursuit ses études.

Le cas des frères Péricarpin mérite d’être connu : Philogène, le Professeur de lettres, ancien proviseur du Lycée de Bainbridge me dit que sont les gendarmes qui fréquentaient son père géreur d’habitation à Sainte-Rose, qui lui ont conseillé de le scolariser au Lycée Carnot, et Sylvère son frère aîné, travaillant déjà l’usine Darboussier à Pointe à Pitre est devenu médecin.

Cet exemple explique le problème de la scolarité des enfants des familles indiennes surtout à la campagne où les enfants sont la main-d’œuvre des parents.

Les indiens ont l’esprit d’entreprendre. Beaucoup se sont investis et ont prospéré dans leurs entreprises, industrielles, travaux publics, transports, matériel agricole, commerces en tout genre.

Le paysan est instruit. Il devient exploitant agricole, maîtrisant les techniques culturales modernes. Réussir ne veut pas dire aujourd’hui, ne pas travailler la terre.

La vie politique retient les noms d’Arnassalon, de Je Jérôme Cléry Basse-Terre, de ErnestMoutoussamy à Saint-François, de Léo Andy à Capesterre, d’Aldo Blaise à Sainte-Anne.

Aujourd’hui, les indiens sont présents dans toutes les activités de la Guadeloupe.

Il y a des lieux de mémoire. Il y aussi des moments de mémoire marquant l’évolution de la culture indienne.

1971, création de l’Association des Amis de l’Inde, et sa renaissance en 1981 sous l’appellation « Association Culturelle Guadeloupéenne des Amis de l’Inde ». l’objectif est double : faire connaître aux indiens eux-mêmes leur propre histoire, leur propre culture, et en même temps expliquer les antagonismes réciproques entre indiens et la population noire, par des manifestations culturelles, dans les villes et la tenue d’une série de conférences dans les écoles, les lycées et collèges, dans les grandes Associations comme l’Association des Palmes académiques, la Fédération des Œuvres laïques, l’Ordre National du mérite, le Syndicat national des instituteurs, et dans de nombreuses villes du Département. I fallait par la parole et les mots, expliquer et activer ce qui demeurait incompris et ignoré, pour faciliter et encourager l’épanouissement de la culture indienne. Dès l’origine et maintenant l’Association a toujours eu des membres non-indiens dans son Conseil d’Administration et dans la participation de toutes ses activités.

1981, jumelage de Basse-Terre et de Pondichéry initié par le Maire Jérôme Cléry.

1986, sous l’autorité du Préfet de Région, avec la participation de Conseil Général, du Conseil Régional, de personnalités non-indiennes, est mise en place l’Année de l’Inde, dont le secrétaire fût « Laurent Farrugia ». Ce fût un grand moment d’information et de connaissance diffusées par des émissions de radio, de télévision animé par Henry Métro et la réalisation d’un premier film de Gérard César, sur les indiens de la Guadeloupe.

1990, la fête de l’indianité à Saint-François, organisée par la Maire Ernest Moutoussamy avec un colloque sur l’indianité présidé par le Professeur Roger Toumson.

2004, commémoration avec faste du 150ème anniversaire de l’arrivée des indiens en Guadeloupe, manifestation placée sous la présidence du Conseil Général, soutenue par les Collectivités départementales et régionales avec la présence des représentants du Gouvernement indien et de Pondichéry, et de l’ambassadeur de l’Inde en France.

2013, commémoration du 150ème anniversaire de la naissance d’Henry Sidambarom, cérémonie d’ouverture de la manifestation présidée par le ministre des Outre-mer, Victorin Lurel, avec la Présence de Mme la Préfète Marcelle Pierrot, des collectivités régionales et générales et du Recteur de l’Académie.

La présence indienne se manifeste toute l’année par des fêtes organisées par une floraison d’Associations. Je voudrais citer l’Association « PADMA » (qui signifie lotus) qui a pour objet original : honorer les indiens que l’Association considère comme ceux qui ont marqué la culture indienne. C’est une sorte de panthéon où ont déjà pris place : Henry sidambarom, Robert Narayanan, Maurice Mardivirin, René Tian.

L’identité s’est enrichie par de nombreux voyages réguliers en Inde : voyages d’études, voyages touristiques, échanges connus avec la Martinique, Trinidad ; les associations et les personnalités de l’Inde résidant en France. Les connaissances acquises par les grandes manifestations ont renforcé et conforté le culturel et le cultuel. Les lieux de culte, sont ouverts lors des journées européennes du patrimoine en particulier celui de Bois David à Moule.

Ce qui est nouveau et remarqué, c’est l’essor de l’Hindouisme en Guadeloupe avec la célébration de mariage et les obsèques.

Citons l’organisation :

* de Miss India Guadeloupe, ambassadrice indienne de Guadeloupe, dans la Caraïbe et dans le monde.
* De Miss Sari Guadeloupe ; ambassadrice en Guadeloupe défendant le port du sari et la tenue indienne.

Dans la littérature, de plus en plus d’ouvrages sont consacrés à l’indianité. Le 1er texte, le Procès politique d’H.Sidambarom, date de 1922, mais est inconnu du Grand public.

1975, les indiens de la Guadeloupe et de la Martinique du philosophe Laurent Farrigia

1978, la thèse de géographie du Professeur Singaravelou : Les Indiens de la Guadeloupe.

Les grand nombre de romans de poésies d’Ernest Moutoussamy 1989, « La migration de l’Hindouisme vers les Antilles » de l’antropologue Max Sulty et Jocelyn Nagapin, indianiste.

Les nombreux romans de Mme Bogat-Minatchy et le dernier en 2013, est un très bon roman historique sur les indiens de la Guadeloupe.

Des nombreux mémoires universitaires sont consacrés aux multiples facettes de la culture indienne en Guadeloupe.

Ajoutons comme comédie musicale « Hello Madras » aujourd’hui.

Dans un autre registre, l’étude du Tamoul et de l’Hindi par l’Association CGPLI, Association pour l’étude des langues indiennes, est d’une grande importance avec l’option au Bac.

La présence indienne est visible à la verticale, avec le buste d’Henry Sidambarom à Capesterre Belle-Eau, le buste de Gandhi à Basse-Terre, et sa statue à Saint-François, le monument du 1er Jour à Pointe à Pitre, la construction du Centre Guadeloupéen de la Culture Indienne à Petit-Canal, initié par « l’Association Les Amis de l’Inde » avec maitre d’ouvrage « La Municipalité de Petit-Canal, financé par la Municipalité de Petit-Canal, le Conseil Général , le Conseil régional, l’Etat ; le pavillon de l’Inde à Duval Petit-Canal et la part réservée à la présence indienne dans le mémorial ACTE, marqueront la pérennité de la présence indienne en Guadeloupe.

Cette brève énumération est très certainement incomplète. Elle témoigne cependant de la vitalité d’une présence, d’une culture, des traditions, à leur juste place.

Quelques courtes réflexions pour terminer, dans cette deuxième partie qui s’intitule :

1. **Guadeloupéanisation et indianisation, un processus inachevé.**

Le thème de l’évolution abordé ne signifie pas seulement un retour des indiens à leur culture native et une adaptation aux valeurs de la société créole. Cela veut dire encore la levée de toute réticence, de toute résistance, aux traditions indiennes et que le métissage ne doit pas être alibi ou raison souvent avancés de compréhension et de partage.

Ce qui est qui demeurera, ce sont les cultures et les traditions, patrimoine et richesse de la Guadeloupe.

Les changements se constatent encore dans l’intérêt et l’implication de plus en plus visibles des politiques qui soutiennent les Associations et les cultures.

Rosan Girard à qui un journaliste demandait lors d’une conférence de presse le 17 décembre 1977 à Capesterre « qu’est-ce que le peule guadeloupéen ? », il répondit« qu’une fraction du peuple ne peut être exclue par une autre fraction et que le peule guadeloupéen c’est l’ensemble des guadeloupéens de toutes races, de toutes origines, de toutes classes ».

La société guadeloupéenne est devenue une société multiethnique, pluriculturelle, une société métissée : l’antillanité, l’antillétisme.

Il reste à comprendre et accepter, que l’arrivée des Travailleurs Indiens étrangers, et étranges dans leurs us et coutumes, évènement singulier à l’époque, a fait l’histoire de la Guadeloupe, une histoire originale dans ses dimensions humaines.

Vous comprendrez pourquoi avoir voulu dépasser l’événement daté 1854, pour découvrir les horizons du possible.

L’Histoire dans son sens originel, c’était sauvé les actions humaines et l’oubli. Cette conception de l’Histoire a aujourd’hui évolué en Socio-Histoire qui relie le passé et le présent.

Nous construisons le présent, nous vivons dans le présent, même si ce passé nous éclaire, nous réunit pour créer la solidarité, l’unité du pays. Nous communiquons dans le présent et nous partageons fermement ce sentiment commun d’appartenance au même destin.

Cette commémoration dans son sens évocatif, c’est la mémoire-hommage, la mémoire reconnaissance et respect aux ancêtres, c’est encore mémoire souvenirs douloureux sans récrimination, qui galvanise et fortifie l’esprit.

C’est notre devoir de mémoire pour dire à tous ceux qui ne savent pas, à ceux qui ont oublié, à tous ceux qui veulent contester ou ignorer, la grande part prise par les indiens dans l’économie du pays. C’est toujours « rappeler » aux responsables politiques leur rôle éminemment social dans la solidarité, sans restriction pour créer, consolider, maintenir le vivre ensemble, pour une bonne cohésion sociale, idée même de liaison et d’unité contenue dans le préfixe de commémorer.

Le travail de mémoire de chaque guadeloupéen, est une nécessité pour dire l’Etat français, que c’est la mémoire des citoyens, leur passé, leur histoire, qui font la richesse et la grandeur de la nation.

Pour la 1ère fois en 2014, est créé un secrétariat d’Etat aux Anciens combattants et Mémoires en lettres majuscules.

C’est dire que l’Etat a compris qu’il a besoin de la mémoire des peuples, pour écrire sa propre Histoire, telle qu’elle fût, sans rature ni omission.

Ici même, en ce lieu, en 1986, le Président Maire, le Docteur Larifla, recevait le Président François Mitterrand, qui déclarait : « Un peuple sans passé est un peule sans histoire ». Phrase toute simple, qui dans la bouche de ce Président, prenait un sens fort, portait un message profond et émouvant qui nous inspire en la circonstance.

Paul Mounsamy, Principal Honoraire de Collège.